

teur Lambert Thiboust n'avait pas la prétention d'être un des sept Sages de Paris. Barrière lui disait :

— Toi, tu as trop d'esprit pour être un Sage.

Un jour, que Thiboust avait amené Anna Deslions dans les coulisses du Vaudeville :

— Comment ? jusque-là ! murmura Barrière.

— C'est pour te voir, dit Thiboust ; ce n'est pas moi qui lui fais tourner la tête, c'est toi.

— Oui, de l'autre côté.

— Je croyais, dit la courtisane, que vous aimiez tant les *Filles de marbre* !

— Je les adore, ma belle amie, mais j'en ai peur. Il me semble que ce marbre-là, c'est le marbre du tombeau. Ne trouvez-vous pas que Thiboust a l'air de mourir d'amour pour vous ?

Or, voici comment mourut Lambert Thiboust :

Paris se métamorphose sans cesse, mais on se rappelle la célèbre maison sculptée des Champs-Élysées, n° 146. C'était une imi-

tation des façades de la Renaissance ; aussi, grâce à cette façade, les appartements se louaient un beau prix, surtout aux femmes du demi-monde ; on me rencontrait de temps à autre dans l'escalier, parce que je les connaissais presque toutes ; j'aimais à les voir dans leur déshabillé, content d'étudier la femme comme le firent les philosophes grecs et les poètes latins ; d'ailleurs, je trouvais toujours des amis dans ce musée : on venait là, vers trois heures, avant d'aller au Bois.

Dans mes volumes des *Grandes Dames*, j'ai conté beaucoup d'histoires d'après nature. Victor Hugo a intitulé un volume *Choses vues*. J'aurais pu dire de mes *Grandes Dames* : *Choses vues et ouïes*.

• Chez ces dames, qui étaient le dessous du panier de la vertu et le dessus du panier des grandes cocottes, certes on perdait son temps ; mais quel est l'ingrat qui oserait dire que c'était du temps perdu ?

Thiboust, plus gai que jamais, y trouva au

milieu de toutes ces fantasques créatures la figure de la mort. Je me trompe, c'était une nuit par la neige.

Un soir que Thiboust avait dîné chez Anna Deslions, elle le retint au coin du feu, toute ravie des contes qu'il lui débitait avec sa verve endiablée. Elle était attendue à l'Opéra ; mais à quoi bon courir les plaisirs de la vanité quand on a sous la main les joies de l'amour ?

— Il fait un temps de chien à ne pas mettre un poète à la porte, dit tout à coup Thiboust, qui était allé à la fenêtre : tu n'imagines pas comme la neige tombe par majestueux flocons.

— Tant mieux, pensa la dame ; le prince ne viendra pas ce soir.

Et, prenant la main de son amant de cœur, elle lui dit : « Je te défends bien de t'en aller. »

Thiboust n'aimait pas à s'attarder trop longtemps dans les mêmes plaisirs ; mais comment ne pas accepter l'hospitalité écossaise quand il neige ?

Donc, quelques minutes après minuit,

l'amant et la maîtresse passèrent dans la chambre à coucher. Mais nul n'est maître de sa destinée, même pendant un seul jour, même pendant une seule nuit. Le prince, qu'on n'attendait plus, vint sonner à la grille.

— O mon Dieu, dit Anna Deslions, nous sommes flambés.

Le prince était dans l'antichambre, tandis que Thiboust occupait princièrement le lit de la dame, laquelle n'était pas encore couchée.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, voilà le prince : il m'apporte cinq mille francs ; il a trop d'esprit pour payer pour toi !

Ce qui voulait dire : « Va-t'en. »

Thiboust, qui n'a pas les cinq mille francs, se dévoue à la belle. En un clin d'œil il est habillé, tandis que la Deslions va faire des mamours au prince. Thiboust perd la tête à ce point qu'il descend dans le jardin par la fenêtre, sans s'apercevoir qu'il n'a pas chaussé ses bottines. Anna Deslions revient pour voir

s'il est bien parti. Elle se penche à la fenêtre pour lui souhaiter bon voyage.

— Bon voyage ! dit-elle.

— C'est bientôt dit, lui répondit-il, mais sache que j'ai oublié mes bottines ; je suis les pieds nus dans la neige jusqu'au-dessus de la cheville.

— Ah ! mon pauvre ami, je vais te jeter tes bottines.

Et, tout aussitôt, deux charmantes petites bottines tombent sur la neige.

La fenêtre se referme et voilà le plus malheureux des trois essayant de marcher avec des bottines de poupée.

Le lendemain, quand la Deslions alla chez Thiboust, elle le trouva au lit avec une fièvre terrible. La neige le prenant par les pieds l'avait déjà enveloppé dans son linceul.

V

Et Anna Deslions ? Elle ne mourut pas pour avoir marché dans la neige, mais elle ne survécut pas longtemps au très aimable auteur dramatique qui ne tomba que cette fois-là de la comédie dans le drame.

La République ne porta pas bonheur à ces dames de qualité et de quantité. Elles se suivirent de près dans le royaume des morts. La première de toutes, Marguerite Bellanger, partit presque en même temps que l'Empereur pour l'autre monde, après quelques fêtes que lui donnèrent ses anciens amis. C'en était déjà fait des joies du passé. Quand on a été la maîtresse régnante, on ne veut plus descendre de son piédestal. On aime mieux mourir. Elle mourut !

Je l'avais rencontrée parmi quelques-unes

des princesses du demi-monde. « Oui, me dit-elle, on s'amuse encore, mais ce n'est plus ça. » — « Allons donc, lui répondis-je, c'est toujours ça. »

Blanche d'Antigny avait ouvert le chemin funèbre. Bientôt, elles y passèrent toutes. Cora Pearl et Léonide Leblanc firent plus de façons pour s'en aller, se retenant à l'ancien régime par les princes.

Les plus belles choses n'ont qu'un temps ; voilà pourquoi il faut cueillir l'heure. Il n'y a pas bien longtemps, après un dîner de haut style, vaisselle plate, cristaux de Baccarat, fleurs rares semées sur la nappe, une femme de beaucoup d'esprit, à qui on donnait toujours la parole sur toutes les questions galantes, portraictura en quelques traits deux de celles qui n'étaient plus là :

— Mesdames et messieurs, c'est un devoir pour moi de rappeler ici, à cette table si vivante, le souvenir de quelques-unes parmi les plus regrettées. Où êtes-vous, Barrucci, Anna

Deslions, Blanche d'Antigny, Cora Pearl, Marguerite Bellanger, Rosalie Léon, Léonide Leblanc, tant d'autres dont le portrait mérite une épitaphe dans le *campo santo* des belles pécheresses ?

Tout justement, aujourd'hui, j'ai revu chez un de mes amis les portraits de Blanche d'Antigny et de Rosalie Léon. Il y a encore des hommes qui se souviennent. Il en sera des femmes qui ont aimé ou plutôt qui ont été aimées au dix-neuvième siècle comme de celles qui sourient encore dans des cadres superbes, pour rappeler leur règne éclatant, depuis la Régence jusqu'à la Révolution. Et encore n'a-t-on pas vu beaucoup de déesses de la raison braver le tombeau par leur figure immortelle peinte par Prudhon, Greuze, Fragonard et les autres maîtres.

En ce dix-neuvième siècle, nous avons eu aussi nos peintres de comédiennes célèbres et de célèbres coquines, passez-moi ce mot, messieurs et mesdames ; n'est pas coquine qui

veut. Par exemple, Blanche d'Antigny, qui révolutionna la Russie et la France. Vous rappelez-vous cette odyssee fabuleuse de la créatrice de *Chilpéric*? — Où es-tu, Hervé? — Blanche d'Antigny, cette grande, bonne et belle fille blonde respirant la force et la santé, jetant la gaieté à pleines mains, arriva de sa province pour entrer tout droit, non pas au théâtre, mais dans une toute petite mercerie de la rue du Bac qui prenait ce titre en lettres d'or : « A la Fileuse ». De la Fileuse elle fila pour Bucarest où elle fit la grande noce, pour parler le beau style. Mais elle tomba malade et ne voulut pas mourir sans revoir Paris. Elle retrouva la vie, mais point l'argent pour habiller une si belle créature. On lui apprit la pose des lapins. Elle était si peu faite au métier de femme galante, que, selon une de ses amies, elle ne savait pas se faire payer quand venait l'heure de la séparation. C'est qu'elle dormait comme une souche et que l'amant de rencontre profitait de ce sommeil de plomb

pour filer à l'anglaise. Elle avait pourtant inventé un moyen d'avoir raison des poseurs de lapins en cousant, avant de s'endormir, leur chemise à la sienne.

Elle repartit pour la Russie, où elle recommença la grande noce. A Pétersbourg, elle fit la connaissance, style historique, de Meyenyeff, chef de la police secrète, qui fut plus tard assassiné. Il ne se contentait pas de venir chez elle pour son compte, il rabattait pour elle les grands-ducs. Mais elle gâta cette histoire si bien commencée. Un jour, dans une de ses visites chez une couturière, elle fut éblouie à la vue d'une robe merveilleuse faite pour l'impératrice. Elle saisit la robe, la jeta dans son carrosse, et fouette cocher. Ce ne fut pas tout. Le soir même, elle s'habilla de la robe merveilleuse pour aller au théâtre, et elle se plaça tout juste en face de l'impératrice qui, du premier regard, reconnut sa robe. Blanche d'Antigny croyait qu'on pouvait ainsi faire des comédies à tout propos ; mais l'impératrice

donna l'ordre d'expulser cette outrecuidante. Comme cet ordre fût donné à Meyenyeff, les choses se passèrent plus doucement que ne le voulait l'impératrice ; la courtisane n'en fut pas moins bannie à tout jamais de la Russie. Elle revint tout juste à Paris pour que le rôle de *Chilpéric* lui fut donné par Hervé. Elle emporta tous les cœurs et toutes les gaietés. Ce fut un affolement.

Et combien d'histoires étranges au théâtre ou dans l'hôtel de la d'Antigny !

Elle avait pour père le plus abominable chenapan. Il apparaissait toujours quand elle recevait des personnages. Un jour, que nous étions quinze à table à un dîner présidé par Bischoffsheim, Blanche interpella ce spirituel protecteur des femmes dont le père était fort malade : « Eh bien ! lui demanda-t-elle, comment va papa ? » Le maître d'hôtel, qui croit que Blanche parle de son père à elle, lui répond tout haut : « Oh ! madame, il est très heureux, il dîne à la cuisine. » Tableau !

VI

A celle qui contait ainsi l'épopée de Blanche d'Antigny, on demanda un croquis de Rosalie Léon qu'elle avait bien connue. Elle parla ainsi en bonne camarade :

— Rosalie Léon commença par être un enfant trouvé. Elle fut servante d'auberge à Guipavas, à côté de Brest. Elle était née pour être enlevée. Elle le fut souvent, mais son premier ravisseur était un comédien vaille que vaille qui courait les foires de province. Il l'emmena à Paris où elle joua des rôles pour rire à la Porte-Saint-Martin. De là, elle fut enlevée par tout le monde, depuis celui-ci et celui-là jusqu'au prince Demidoff, qui la consacra.

Comme Blanche d'Antigny, elle fit la grande noce en Russie, où elle rencontra un autre prince, puis un autre prince, puis le

prince W..., bien connu par ses folies amoureuses. Jamais courtisane ne fut tant aimée. Non seulement le prince l'aima avec toute la fortune de son cœur, mais il l'aima de ses 45 millions, mais il l'aima jusqu'à l'épouser, — car il l'épousa, — devant ses soixante-six domestiques. — Elle était toute petite; on disait : Il n'y en a pas. Par exemple, le jour de ses noces, comme elle s'était égarée dans les broussailles, le prince la pleurait déjà, quand elle éclata de rire tout près de lui, disant : « Je joue à cache-cache. » Le lendemain des noces, ce mari inouï posa la première pierre d'un palais qui devait dépasser en luxe le palais impérial de Pétersbourg et les Tuileries.

Elle avait joué à la Porte-Saint-Martin dans les *Sept merveilles du monde*. « La huitième merveille, lui dit le prince, ce sera ton palais en Bretagne. »

La vie de Rosalie Léon a été un perpétuel miracle.

Or, comment est-elle morte ? Elle est morte de trop de bonheur. On ne saurait trop recommander aux hommes de ne pas faire trop le bonheur des femmes.

Le bonheur ennuya mortellement Rosalie Léon. « Va-t'en, bonheur, disait-elle ; ton sourire perpétuel m'embête. » Et, pour se distraire de tant de jours filés de soie, elle se mit à boire de l'éther.

Le pays des rêves l'attira si violemment pendant des années, que le flacon d'éther était nuit et jour sur ses lèvres, à ce point qu'elle en perdit la beauté, puisque sa bouche si charmante fut d'un côté toute brûlée par l'éther.

« Voilà donc à quoi servent les millions », dit sa dernière sœur, qui vit à cette heure à Nice, dans son château ; — autre Bretonne dépaysée qui, elle aussi, mourra de bonheur.

Rosalie Léon mourut en courant le monde. Le prince, fou de douleur, la ramena couchée toute blanche dans son cercueil à son château de Kerléon.

Il ne quitta plus le château ou plutôt la chaumière russe, une autre merveille où il avait vécu avec Rosalie. Quand il se mettait à table, c'était en face du couvert de sa femme. A déjeuner, à dîner, on apportait pour la morte un bouquet à chaque service. A ce train de vie, il n'alla pas longtemps. Un jour, il se mit à table, et il mourut en regardant les fleurs.

Ainsi tout finit par des tombeaux.

XI

UN VOYAGE A EMS EN 1865

I

Rien n'est éternel sous le soleil, pas même le soleil lui-même, si j'en crois Camille Flammarion, qui vient de faire un tour par là. La bêtise humaine n'a qu'à bien se tenir. Elle périra sous le dernier fagot que brûlera le monde. Ne rions pas. Depuis Galilée, le soleil, dans son ennui d'être fixe au milieu des planètes en mouvement perpétuel, le soleil, dis-je, a trop brûlé de son charbon; aussi, commence-t-on à compter les jours de la fin